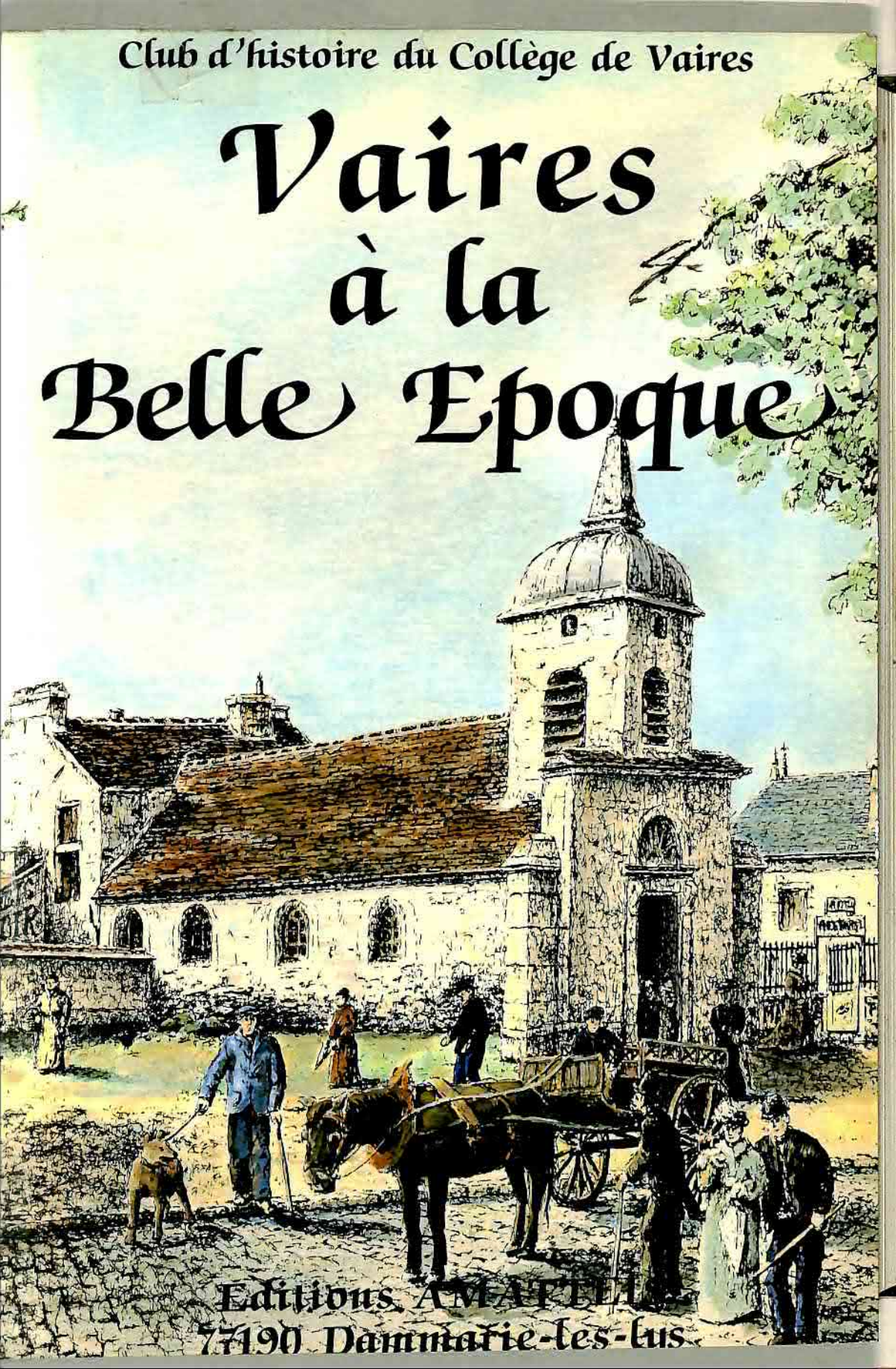
Club d'histoire du Collège de Vaires

Vaires à la Belle Epoque



Editions AMATELLE
77190 Dammarie-les-Lys

M.C. ARNOULD
B. BRIGOT, C. PEROT

VAIRES
A LA BELLE ÉPOQUE

Ce livre est dédié à tous les Vairois qui ont construit notre ville.

VAIRES A LA BELLE EPOQUE

PAR

LE CLUB D'HISTOIRE DU COLLEGE DE VAIRES

Marie-Claude ARNOULD
Bernard BRIGOT
Christian PEROT
Ghislaine AUBERT
Fabrice BARDON
Hervé BASSOMPIERRE
Jean-Michel BERARD
Eric CADILHAC
Rodolphe CROUSSE
Christelle GATT
Ludovic LEHUARD
Nathalie LEIDWANGER
Sandrine LORGE
Rodolphe MEIGNAN
Fabrice ORTOLAN
Karine PATRON
Christophe SIMON
Sandrine SIMONARD
Carole VIGNERON



37. *Cette vue de la Grande Ferme, à l'emplacement actuel du collège, nous permet de découvrir la maison d'habitation (à peu près à l'endroit du restaurant scolaire aujourd'hui) et une partie des bâtiments d'exploitation. La porte d'entrée se trouve là où l'actuelle rue de la Grande Ferme fait un angle droit et la cour correspond approximativement à celle du collège. Les mauvais esprits pourraient dire qu'on y rencontre encore quelques ânes aujourd'hui... Sur ce cliché, pris en 1907, on distingue de gauche à droite : Alice Cheneau, sa mère qui lance du grain aux volailles et qui est la seule à ne pas regarder le photographe, puis son père Ernest Cheneau, le régisseur, qui tient une longue perche. Derrière lui, son berger est à moitié masqué. On aperçoit ensuite deux commis, de part et d'autre de la vache, puis le jeune André Marcoux, petit-fils d'Ernest Cheneau, sur le cheval « Ambroise ». Enfin, à droite, se tient René Petit, qui épousera Alice Cheneau en 1911 (informations communiquées par M. Raymond Charamond). La Grande Ferme appartient alors à Alfred Hubert-Brierre, et non Brière, comme il est indiqué sur la carte.*

(Collection B. Brigot.)

dernière la cède ensuite à Eugène Baudoin et, en 1943, elle devient la propriété de la famille Walraet, jusqu'à sa démolition, en 1968.

Pendant deux siècles, les Lotin ont de nombreux fermiers, puis les de Gennes, comme nous l'avons vu précédemment, l'exploitent eux-mêmes. Parmi les fermiers des familles Ledoux et Fould, nous pouvons citer les Delamarre, Benoist, Vacher, Bosselet et Eugène Haquet, de 1875 à 1882. Léopold Leblois, devenu propriétaire, en confie l'exploitation à son oncle, Adrien Caillat. Puis, c'est le tour d'Edouard Saron, des époux Billard et de Lucien Quétier. Après la Première Guerre mondiale, les deux derniers fermiers seront MM. Brunnigs et Walraet.

Préface

Il existe des tâches exaltantes.

Ayant le lourd privilège de préfacer ce deuxième ouvrage, je dois dire que la connaissance intuitive que j'avais de notre ville ne se dément pas à la lecture de ce récit si richement documenté. Que soient louées ici la perspicacité, la patience et la curiosité du groupe d'élèves de 3e qui s'est attelé à cet ouvrage sous la houlette vigilante de M. Bernard Brigot, de Mme Marie-Claude Arnould et de M. Christian Pérot, professeurs au collège René Goscinny de Vaires. Sans les archives de M. Sterlin, dont nous saluons affectueusement la mémoire, sans l'aide tenace de Raymond Charamond fidèle ami d'enfance, sans la participation active de la mairie de Vaires, de son maire M. René Maidon et des employés communaux, sans la générosité de tous ceux qui nous ont ouvert les archives publiques ou privées, ce livre n'aurait pas vu le jour. Je n'oublierai pas M. Amatteis qui nous a ôté tout souci financier en acceptant de publier cet ouvrage ; ses conseils éclairés nous ont été précieux.

☆
☆ ☆

Descendant de quatre provinces françaises j'ai d'emblée aimé ce pays vairois. Enfant d'exilés ayant perdu ses racines provinciales ce livre m'a permis de me construire un passé dans ce pays témoin de mon enfance, de mon adolescence puis de ma vie d'homme et de principal de collège.

Je peux dire, après sa lecture, que je suis Vairois de cœur, mais aussi Vairois de souche ayant intégré les souffrances mais aussi les espoirs et les joies des Vairois qui m'ont précédé et qui ont construit « ma » ville telle que je la connais.

Des noms chantent dans ma tête, ceux que mon enfance n'a pas oubliés pour les avoir lus ici et là, pour les avoir entendus : Neuilly, Quintin, Verdier, Ferry et tant d'autres, familiers, si familiers qu'il me semble les avoir connus dans une vie antérieure. Le nom des Bernheim a depuis longtemps été oublié et pourtant la ville de Vaires ne serait pas ce qu'elle est sans eux.

Le premier ouvrage « Votre commune a une histoire : Vaires de 1939 à 1945 » avait su faire revivre un passé proche et encore douloureux. Cette fois-ci, un passé plus lointain revit. Ce second ouvrage

montre une fois de plus, s'il en est encore besoin, « l'intérêt que notre jeunesse porte à l'histoire de sa ville. »

*
* *

En cette fin du XIXe siècle comment se présente notre commune ?

De tous temps, elle a été tiraillée entre ses deux hameaux attirés par les deux voies de communication est-ouest, l'un le Petit-Vaires étiré sur l'ancienne route Royale devenue route Nationale n° 34, l'autre niché près de la Marne et de son église, le Grand-Vaires devenu depuis le Vieux-Vaires.

Deux grands propriétaires possèdent la majeure partie des terres...

L'axe nord-sud s'écarte de Vaires : il faut aller à Chelles ou à Lagny pour traverser la Marne... bien qu'il subsiste encore une passerelle vétuste et dangereuse.

Une première saignée – le canal – au milieu du siècle a déjà modelé le paysage, puis une deuxième – le chemin de fer – va donner à Vaires le visage que nous lui connaissons.

Mais tout reste à faire. Imaginez ce grand triangle coupé en trois parcelles, sans maisons, vivant mal les contradictions nées de ses deux hameaux.

Il existe une vie communale, mais tout fait problème. La vie religieuse n'est plus assurée, la vie scolaire non plus, les postes boudent Vaires, pas de gare, pas de pont. Brou tient les clés, et avec l'appui de Chelles, notre voisine n'est pas prête à relâcher son étreinte.

L'espoir viendra d'au-delà de la Marne grâce à Torcy et à Noisiel (et sa chocolaterie avec son merveilleux bâtiment, toujours en place, construit par Eiffel, vestige de la nouvelle architecture née de la révolution industrielle).

« Pas de pont, pas de gare ! » disent les Chemins de fer de l'Est, que peut faire notre commune, une des plus pauvres de France ? Elle va se battre et le pont sera livré à la circulation après 11 ans de débats et batailles administratives (1886-1897).

Le pont construit, il faut se mobiliser pour obtenir la halte qui est enfin ouverte après 39 ans d'efforts et de luttes (1859-1898).

La création de la poste est aussi le résultat de procédures sans fin et vingt ans sont nécessaires pour voir son achèvement (1890-1910).

Chaque fois la commune se heurte à « l'impérialisme » de Brou et bien souvent le Petit-Vaires risque de quitter le giron de la commune. Le sentiment de l'unité vairoise est heureusement solidement ancré. Cette lutte permanente continuera longtemps, sourde mais tenace. Ceux de ma génération en ont parfois fait la dure expérience, une sorte

de guerre des boutons... La Seconde Guerre mondiale atténuera heureusement cette tension séculaire.

Il faudra attendre les années 60 pour que les adolescents et adultes enterrent la hache de guerre.

Entre-temps le cimetière a pu être obtenu de haute lutte... en 58 ans (1828-1886).

L'église Sainte-Agathe fermée depuis 1795 doit être démolie. Les paroissiens sont obligés de se rendre à Brou pour assister aux offices religieux. Ils devront attendre jusqu'en 1840 pour qu'elle soit rendue au culte, mais en cette fin de siècle elle menace ruine. Après de multiples réparations, elle est définitivement fermée en 1924 et la construction de l'église actuelle est envisagée.

Malgré son lourd endettement (le pont, la gare, la poste, la réfection de l'église) la commune s'attaque courageusement à son problème scolaire. Si la Déclaration du Droit de Louis XIV (13 décembre 1698) crée une école dans chaque paroisse et l'obligation scolaire jusque 14 ans, Vaires, malgré les lois Guizot de 1833, n'a toujours pas son école : pour s'instruire, comme pour prier et mourir, il faut aller à Brou...

En avance sur son temps, et comme en 1789 où elle avait fait déjà preuve de maturité – ses cahiers de doléances sont célèbres – la municipalité dès 1879 assure la gratuité scolaire, deux ans avant la loi Jules Ferry du 16 juin 1881.

Une fois de plus les choses ne sont pas aisées. En 1848 « l'école de Brou et de Vaires » s'installe au Petit-Vaires, en 1878 elle devient « l'école de Vaires et Brou » dans le même local : il a fallu 30 années !...

Las !... Dès 1881, il faut envisager la construction d'une école neuve plus centrale. Les propriétaires fonciers se font tirer l'oreille jusqu'en 1901...

A partir de cette date, Brou n'est plus dans la bataille, mais les Vairois prennent le relais. C'est à qui entravera le projet et cela dure jusqu'à l'inauguration le 3 octobre 1909, dans la liesse. Il a fallu 28 ans... et l'école est là... mais déjà trop petite...

Les difficultés de tous ordres ne doivent pas cacher cependant la qualité de l'enseignement prodigué depuis deux siècles. L'enquête de Louis Jarry, instituteur en 1890, s'inspire sans doute des directives du Recteur Maggiolo qui demande à tous les instituteurs de procéder à un recensement des signatures des registres d'état civil. Les résultats sont discutables, cependant ils donnent une bonne approche du degré d'instruction des Français de l'époque.

Des résultats nous manquent. Ceux que nous possédons permettent de situer Vaires en bonne place.

Le ministère de l'Instruction publique de l'époque demande à tous les instituteurs de rédiger une monographie sur leur commune d'exercice. Celle de Louis Jarry nous éclaire sur les problèmes scolaires de Vaires, mais grâce à la générosité des conseils municipaux successifs les jeunes Vairois accèderont à l'instruction qui leur est due et cette politique n'a jamais été démentie à ce jour.

* * *

Promoteurs éclairés et généreux, aidés par des architectes de talent, les Bernheim vont créer de toutes pièces la ville que nous connaissons aujourd'hui.

Malheureusement la grande épreuve est proche et Vaires devra aussi payer un lourd tribut à la guerre de 14-18.

D'autres tâches attendront nos édiles dans l'entre-deux guerres, mais c'est une autre histoire qui vous sera sans doute racontée un jour avec la même foi et le même bonheur par nos jeunes collégiens et leurs professeurs.

Qu'ils en soient ici remerciés du fond du cœur.

Mars 1985, Pierre Lesieux
Principal du collège

Avant-propos

Un an après nos « glorieux aînés » de la classe de 3e B, qui nous ont montré la voie, nous avons choisi, à notre tour, de faire revivre une autre page de l'histoire de notre commune. Après « Vaires de 1939 à 1945 », voici maintenant : « Vaires à la Belle Epoque ». Au départ, nous avons choisi cette période à cause de la richesse des documents qui nous en sont parvenus : photos, affiches mais surtout cartes postales. Des dizaines, des centaines de cartes postales qui, d'un coup de baguette magique, ouvrent des dizaines, des centaines de fenêtres sur le passé. Comment ne pas être ému par ces quelques instants immortalisés, figés pour l'éternité, et qui nous sont parvenus alors que tout ce qui les a précédés, tout ce qui leur a succédé a disparu à tout jamais ?

Au début de notre travail, nous ne savions pas vraiment ce que nous allions découvrir puis, peu à peu, nous avons pris conscience de l'importance de cette période dans l'histoire de Vaires : c'est à l'aube du XXe siècle, en effet, que le petit village se métamorphose en une cité plus résidentielle, à la population plus bourgeoise, fière de son développement et résolument confiante en l'avenir. On ne peut comprendre notre commune aujourd'hui si on ne sait pas pourquoi ni comment un certain nombre de décisions ont été prises durant la Belle Epoque... Cette recherche de nos racines est alors devenue passionnante.

Nous avons choisi de laisser « parler » le plus possible les documents car c'est la seule façon de restituer le climat, l'état d'esprit de cette période. Nous avons donc donné de larges extraits des comptes rendus des délibérations du conseil municipal et des journaux locaux qui, à l'époque, s'intéressaient à la région : le *Publicateur* et le *Journal de Seine-et-Marne*. Beaucoup de ces textes sont émouvants dans leur maladresse naïve, surtout les plus anciens. Dans les comptes rendus des délibérations du conseil, nous avons corrigé les fautes d'orthographe – à quelques exceptions près, que nous avons signalées – mais nous avons choisi de respecter la syntaxe, bien qu'on puisse souvent la juger maladroite, pour ne pas nuire à la sincérité et même parfois à la poésie qui se dégagent de ces textes. Nous avons également décidé de reproduire de larges extraits des discours prononcés à Vaires au cours des différentes cérémonies qui s'y déroulent, en retenant bien sûr les passages concernant l'histoire de la commune, mais aussi ceux qui

permettent de mieux comprendre l'état d'esprit de cette période. Nous avons ainsi souhaité, sans prétention et dans la limite de nos possibilités, donner une portée plus générale à notre étude car, c'est évident, la vie à Vaires est alors marquée par des sentiments, des passions qui animent une partie de l'opinion et qui, en 1914, emporteront la France. Nous n'avons pas voulu dissocier l'histoire de notre commune de son contexte et c'est pourquoi nous avons terminé notre recherche par une chronologie qui associe les événements internationaux, nationaux et locaux. L'actualité d'un Vairois « éclairé », pendant la Belle Epoque, c'était tout cela.

Quelques « anciens » nous ont apporté leur témoignage et ils l'ont fait avec une immense gentillesse. Qu'ils en soient ici remerciés : leur participation nous a été précieuse.

Nous avons largement utilisé, pour certains chapitres, les informations contenues dans les études de M. Jean Sterlin, parues en 1963 et 1964 dans les bulletins municipaux. Nous tenons, bien sûr, à témoigner notre respect et notre reconnaissance à celui qui, toute sa vie, s'est passionné pour l'histoire de Vaires car nous avons conscience de tout ce que nous lui devons.

M. Raymond Charamond, qui possède une très riche documentation sur notre commune, nous a largement ouvert ses portes. Son amabilité, ses connaissances et sa disponibilité nous ont beaucoup aidés. Nous avons eu très fréquemment recours à lui et il a toujours fait le maximum pour répondre à nos innombrables questions.

Nous tenons également à remercier sincèrement tous ceux qui, à des titres divers, ont facilité notre travail :

- notre principal, M. Lesieux, qui nous a apporté tout son soutien et sa confiance,
- M. Maidon, maire de Vaires, qui nous a autorisés une nouvelle fois à consulter les archives communales, M. Claux, les employés de la mairie, dont MM. Pallard, Blondeau et Benoit ainsi que les membres du Service technique, qui se sont efforcés avec une grande gentillesse de nous faciliter la tâche,
- M. Gisson et Mme Card qui ont tapé à la machine certains de nos textes et qui nous ont ainsi permis de respecter les délais qui nous étaient imposés,
- Mme Demarche qui a mis à notre service les ressources du Centre de documentation et d'information du collège,
- M. Auclair qui a effectué le tirage de nombreuses photos,
- les services de la S.N.C.F. (région Paris-Est, division de l'Equipement), qui ont facilité notre recherche des archives, en particulier M. Mas et sa collaboratrice, Mlle Bouchoux, ainsi que M. Hoechstetter,

Et tous ceux qui nous ont apporté des témoignages, prêté des documents ou aidé dans la réalisation matérielle de cet ouvrage : MM. Bernaud, Blachère, Mme Blond, M. Brigot J.-F., M. l'abbé Capelle, M. Eble, M. l'abbé Espinasse, MM. Etève, Gaillot, Mme et M. Lebel, MM. Lehuard, Lognon, Pauchard, Peutat, Mme Sterlin, M. Tellier, Mlle Walraet.

Sans oublier le Service de documentation de la Vie du Rail, le Service de la navigation à Meaux, le musée de Melun.

Qu'il nous soit également permis de remercier M. Amatteis pour ses conseils, sa disponibilité et la confiance qu'il nous a accordée dès le début de notre entreprise.

Pour conclure, rappelons que cet ouvrage a pu être réalisé en quelques mois parce qu'il est le résultat d'un travail collectif. Chaque groupe composant le Club d'histoire a traité un ou plusieurs thèmes. Bien sûr, la coordination indispensable a été assurée au cours des nombreuses séances où nous étions tous réunis mais le temps nous a sans doute manqué pour assurer une liaison parfaite entre les chapitres et, malgré la chasse que nous leur avons menée, nous avons peut-être laissé subsister un certain nombre de redites. Que le lecteur veuille bien nous en excuser et comprendre la difficulté qui a été la nôtre dans ce domaine.

Le Club d'histoire du collège de Vaires.

Introduction

La Belle Epoque ? Elle commence avec la fin du XIXe siècle, sans qu'il soit possible de donner une date précise ; elle s'achève brutalement en 1914, quand éclate la Première Guerre mondiale. Voici en quels termes cette période est évoquée dans le n° 44 de la revue *L'histoire de France,* publiée aux éditions Larousse : *« Après les bourrasques qui, depuis l'affaire de Panama, en passant par la vague des attentats anarchistes, l'humiliation de Fachoda et, bien entendu, l'affaire Dreyfus, avaient secoué le pays, les Français avaient l'impression qu'ils allaient enfin prendre leur revanche sur des années troubles, et le triomphe de l'Exposition universelle de 1900 semblait concrétiser leurs espoirs de prospérité. L'expression "Belle Epoque" évoque des images heureuses. Des intérieurs cossus avec chaises longues et fauteuils capitonnés, armoires à glace jetant mille feux, volumineuses garnitures de cheminée, bronzes d'art et abat-jour multicolores. Des femmes à la taille flexible, aux longues jupes, avec mille fanfreluches et boas de plumes et, sur la tête, d'immenses chapeaux chargés de fleurs ou de nids d'oiseaux. Des hommes portant, au-dessus du faux-col, moustache et barbe bien taillées et arborant, selon les circonstances, haut-de-forme ou melon, panama ou canotier. Dans les rues, des omnibus à impériale croisant fiacres et tramways à vapeur et quelques rares automobiles découvertes. Le "modern style" apparaît sur les places ou dans les maisons, et le "style nouille" ou le "style pieuvre" font fureur. L'heure est à la gaieté et Paris s'amuse. »*

Nous serons amenés, au cours de notre étude, à évoquer un certain nombre de prix. Il est donc utile, dès le début, de donner une idée de la valeur de la monnaie, avant la Première Guerre mondiale. Un franc de 1860 équivaut approximativement à 14,40 F de l'année 1985 tandis qu'un franc de 1913 ne correspond plus qu'à environ 11,50 F aujourd'hui. Ces indications sont à utiliser avec précaution. Il faut les mettre en rapport avec les prix et les salaires de l'époque. Nous savons – ces renseignements sont tirés du supplément n° 432 à la Bibliothèque du Travail n° 895 – qu'en 1914 un kg de pain coûte à Paris 0,44 F, soit environ 5 F de 1985, un kg de plat de côtes 1,70 F (près de 20 F de 1985), un litre de lait 0,30 F (soit 3,50 F de 1985), un kg de pommes de terre 0,10 F (soit 1,15 F de 1985), un litre de vin rouge 0,50 F (soit 5,75 F de 1985), un kg de sucre 0,67 F (soit 7,70 F de 1985), un kg de chocolat 2,80 F (près de 33 F de 1985), un journal 5 centimes

ou un sou (0,60 F de 1985) et un kWh d'électricité 0,50 F (5,75 F de 1985).

Ces indications ne prennent leur véritable sens que si on les compare aux salaires. Au début du siècle, un ouvrier spécialisé gagne jusqu'à trois fois plus qu'un manœuvre : un typographe peut atteindre 7 F par jour (près de 80 F de 1985) tandis qu'un manœuvre ne dépasse guère les 2 F (un peu plus de 20 F de 1985). Les ouvriers agricoles, souvent logés à l'étable, travaillent encore à cette même époque 12 heures par jour en hiver et 14 heures en été, pour un maigre salaire de 1,50 F à 2 F par jour, nourriture en plus (15 à 20 F de 1985, environ). En règle générale, le salaire féminin est inférieur de 50 % à celui des hommes. Paul Louis, dans son *Histoire de la classe ouvrière* indique que le salaire moyen, calculé pour 34 professions masculines, passe de 4,02 F par jour en 1896 à 4,73 F en 1914. Dans la chocolaterie de Noisiel, où travaillent de nombreux Vairois pendant la Belle Epoque, les salaires semblent correspondre à cette moyenne puisqu'il est question, dans un article consacré à l'inauguration du pont sur la Marne, en 1897, des *deux pièces de quarante sous,* c'est-à-dire 4 F, que gagnent quotidiennement les ouvriers de l'usine.

En fait, pour avoir une idée précise du pouvoir d'achat, la meilleure solution est de donner les prix en heures de travail. Nous découvrons ainsi qu'en 1911, par exemple, un imprimeur-compositeur doit travailler une demi-heure pour pouvoir s'acheter un kg de pain et qu'un charpentier – qui figure parmi les ouvriers les mieux payés, avec un salaire horaire de 1 F – doit travailler une heure et quarante minutes pour s'acheter un kg de plat de côtes. Un litre de lait correspond au tiers de ce que gagne un serrurier en une heure et un kg de chocolat à plus de trois heures de travail de ce même serrurier.

Toutes ces indications doivent nous amener à porter un jugement plus nuancé sur cette période qu'on n'a appelée la *Belle Epoque* qu'après le premier conflit mondial. Dans le souvenir de beaucoup de nostalgiques, elle représente alors *le bon temps,* surtout par contraste avec l'horreur de la guerre qui lui succède. Mais, en fait, il existe des ombres au tableau dressé au début de cette introduction. C'est avant tout l'époque où règne une riche bourgeoisie d'affaires qui sait faire fortune dans le commerce ou l'industrie tandis qu'ouvriers et paysans vivent encore dans des conditions très difficiles. La journée de travail reste extrêmement longue, au moins 10 heures, souvent 12, parfois davantage ; le repos du dimanche, imposé par une loi de 1906, n'est pas toujours appliqué et la durée hebdomadaire du travail est donc de 60 heures en moyenne. Pas de congés payés, bien sûr. Aucune indemnité en cas de chômage ou de maladie. Les familles s'entassent dans des

logements insalubres, concentrés dans des quartiers populeux... Et, dans les campagnes, la vie est tout aussi dure.

La Belle Epoque, on le voit, n'a pas été belle pour tout le monde. Mais, en ce qui concerne notre commune, cette période, comme nous allons maintenant le découvrir, est celle de l'essor et, pour ses dirigeants, de l'enthousiasme et de l'optimisme.

TABLE DES MATIERES

Préface, *par Pierre Lesieux, principal du collège de Vaires* 5
Avant-propos 9
Introduction 13

Chapitre 1 Regard sur un passé plus lointain.
La propriété à Vaires avant la Belle Epoque 19
L'ouverture du canal de Vaires à Neuilly-sur-Marne 31

Chapitre 2 Vaires à la fin du XIXe siècle.
Une commune composée de deux hameaux et de quelques maisons isolées 47
Les chemins 57

Chapitre 3 La vie municipale à Vaires au XIXe siècle et au début du XXe 73

Chapitre 4 La vie agricole 90

Chapitre 5 La population, évolution et composition 104

Chapitre 6 La vie religieuse. *L'église Sainte-Agathe* 112
Le transfert du cimetière 126

Chapitre 7 La vie scolaire
Les années héroïques 134
1878-1908 : 30 ans de difficultés et d'espoirs souvent déçus 143
En passant par le boulevard de Lorraine 163
« A l'école, on n'enseigne que des choses utiles et nécessaires » 177

Chapitre 8 Les transformations de Vaires pendant la Belle Epoque
La construction du pont sur la Marne 182
L'ouverture d'une halte 202
Le lotissement 224
Les transformations de la vie économique 251
L'ouverture d'un bureau de poste 267
La création d'une subdivision de sapeurs-pompiers 280

Chapitre 9 Les loisirs et les fêtes à Vaires pendant la Belle Epoque
Traditions et fêtes communales 286
La société de tir et l'inauguration du stand 290
La Noquette et les concours de pêche 298
Les sociétés musicales 308
L'exposition horticole et viticole de 1912 313
Le concours de gymnastique de 1913 320

Chapitre 10 Quelques événements
Les inondations de 1910 331
La grève des chemins de fer 335
L'atterrissage du lieutenant de Bussy 336
L'enterrement d'Henri Menier 337
Le tournage du film Les dernières cartouches 338
Conclusion 341
Biographies 347
Chronologie 353
Table des matières 363

101 **VAIRES-sur-MARNE — Agrandissement de la gare de Vaires**
La plus grande pelle à vapeur qui existe en France

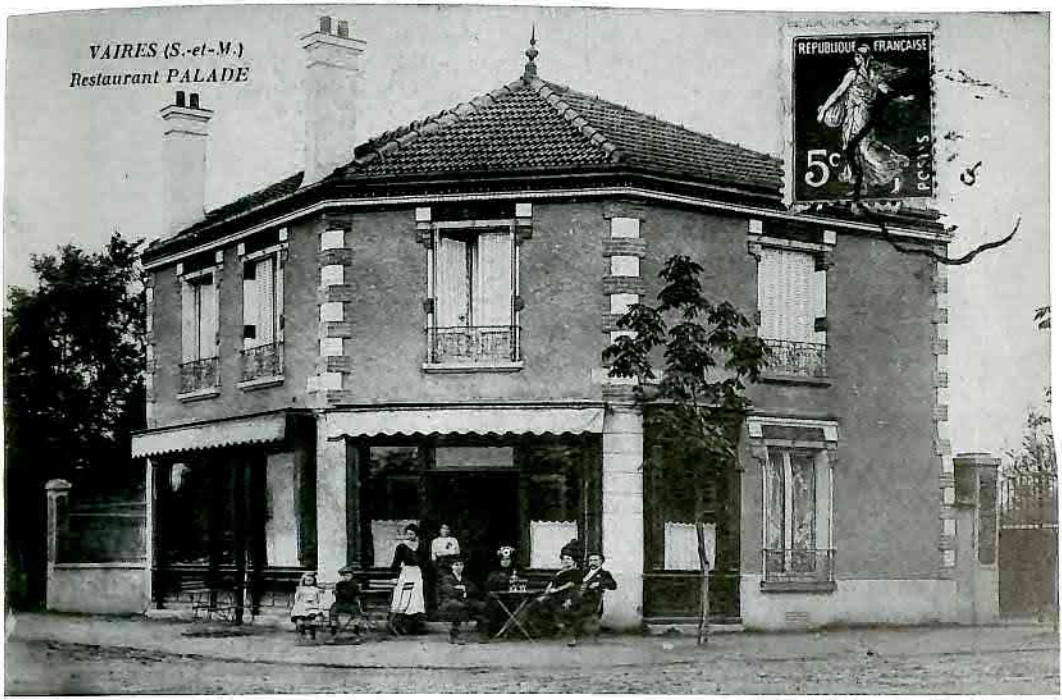


66. *Nous n'avons pu obtenir d'informations sur cette « pelle à vapeur » qui se déplace sur des rails, visibles au second plan. Elle est ici, vraisemblablement, à la fin de l'année 1913, en train d'élargir la tranchée pour permettre la construction de la halle à marchandises. La taille des arbres, sur le quai, permet en tout cas d'affirmer que ce cliché a été pris avant 1914.*

(Collection Sterlin.)

lesquels les facilités de déplacement seraient une aide efficace ». Puis il affirme *« que le barème des abonnements actuels, payables mensuellement, oblige à verser, le premier mois, une somme trop lourde pour le budget d'un travailleur (et) que ce système d'abonnement ne peut être pratiqué pour le déplacement saisonnier des ouvriers agricoles et du bâtiment ».* En conséquence, il émet le vœu *« que des abonnements hebdomadaires pour ouvriers et employés des deux sexes soient délivrés par toutes les stations de Lagny-Thorigny à Paris et pour toutes les gares de Paris à Meaux. »*

Un mois plus tard, en juillet 1908, le conseil demande à la Compagnie de l'Est l'arrêt à Vaires de l'un des deux trains qui partent de Paris dans la soirée, trains *« dits des théâtres, (ce) qui rendrait un grand service aux habitants de la commune (car) la station de Vaires est la seule de la banlieue de Paris qui n'ait pas cet avantage, (et cela alors que) les localités desservies par la halte (...) forment une population très importante de près de 4 000 habitants (et) que la commune de Vaires va prendre beaucoup d'extension, par suite du lotissement d'une grande partie de son territoire en vue de la construction d'habitations bourgeoises. »*



100. *Le restaurant Palade, qui s'appelle plus exactement « café-restaurant des Squares », a été construit en 1908, en même temps que les premières maisons du lotissement. La photo N° 86 permet de mieux le situer, au coin de l'avenue La-Fontaine.*
Il s'appelle toujours aujourd'hui le café des Squares mais le bâtiment a été prolongé sur la gauche, vers la rue de la Liberté.
A droite, le portail ouvre sur la cour et la remise que Charles Palade louait à des particuliers et aux pompiers pour y ranger leurs voitures.
Une anecdote rapportée par le Journal de Seine-et-Marne *du 1er janvier 1913 semble indiquer que le restaurateur ne pratiquait pas une hospitalité sans faille.*
« M. Raymond Le Danois, loueur de voitures, a pris en location, le 15 juillet chez M. Palade, marchand de vins avenue La-Fontaine, un logement avec écurie et remise, mais un désaccord survint à propos de la communauté de la cour dont les débitants lui contestaient la jouissance.
A son retour de Lagny, Le Danois voulut rentrer sa voiture ; Palade et sa femme s'y opposèrent et l'on en vint aux gros mots, se reprochant des dettes de part et d'autre. Puis le loueur reçut de sa logeuse trois gifles et des coups d'ongle assez violents, et du mari deux coups de sabot sur la tête ; il dut se faire soigner par le pharmacien et le docteur Ecoffet de Chelles.
Le Danois a porté plainte contre les époux Palade et le dénouement de cette affaire aura lieu en justice. »

(Collection B. Brigot.)